TEMPERATURE

Du 26 février 1903.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
9 h. du matin....	62	17
Midi.....	66	19
3 P. M.....	64	18
6 P. M.....	64	18

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 26 février —Indications pour la Louisiane— Temps — pluie vendredi excepté beau dans la partie nord-ouest et plus froid dans l'intérieur; beau temps samedi; vents frais tournant au nord ouest.

LES Assassinats politiques.

Hier, au lendemain même du Mardi-Gras qui nous avait tous mis en joie, il nous est arrivé, comme pour refroidir nos enthousiasmes, une de ces nouvelles détestables qui, d'ordinaire, jettent partout l'alarme et contribuent puissamment à arrêter les affaires.

Il s'agit, cette fois, d'un immense complot anarchiste dont le but est de faire disparaitre les chefs de toutes ou presque toutes les maisons régnantes, sans compter les Présidents et Vice-Présidents des Républiques, petites et grandes, qui existent dans les deux mondes. On sait, en effet, que l'anarchie n'en veut pas seulement aux monarchies, mais aussi aux républiques, si démocratiques qu'elles soient. Ce qu'elle rêve, c'est l'abolition, l'extinction même de l'autorité politique, et, nous le déclarons avec tristesse, il y a, à l'heure qu'il est, en Amérique comme en Europe, plus d'anarchistes qu'on ne le pense. Inoffensifs en apparence, ils sont très dangereux en réalité, et n'attendent que l'occasion favorable pour se livrer à mille excès plus honteux, plus criminels les uns que les autres.

Le mal est si profond, il s'est propagé avec tant de rapidité des deux côtés de l'Atlantique, que les chefs d'Etat, si populaires qu'ils soient, se voient obligés de demander des lois exceptionnelles pour les protéger et de s'entourer de gardes spéciaux pour maintenir à distance les assassins.

C'est même à eux de préférence que s'attaquent ces misérables; et ils ont fait choix des capitales des deux plus grandes républiques, Paris et New York, pour y préparer les exécutions de leurs complots, comme s'ils tenaient à clairement démontrer qu'ils ont une haine plus farouche encore de la liberté et de la démocratie que de la tyrannie et du despotisme. Ce n'est plus seulement le fanatisme public qui les anime; c'est une véritable rage du poignard et du revolver qui les affole et les transforme en bêtes froidement féroces qui ne reculent devant aucune atrocité pour assouvir leur fureur. On voudrait détourner avec dégoût ses regards de cet horrible spectacle; on ne le peut même pas; il suffit d'un moment de négligence ou d'oubli pour laisser la porte ouverte aux plus terribles catastrophes.

Hier, après l'arrivée de ces affreuses nouvelles, on pouvait encore douter de leur exactitude; cette triste ressource nous est enlevée aujourd'hui devant la confirmation des dépêches.

LA FIN De la Vieille Fille.

Un article de M. Marcel Prévost dans le "Figaro":

Si l'état de vieille fille est vraiment aussi mélancolique qu'on le dit, c'est un agréable devoir que d'en adoucir l'amertume à celles qui le professent. Je leur conseille, dans ce dessein, la lecture d'un procès-verbal relatant une récente séance du Conseil municipal de Marseille. Il s'agissait d'un legs destiné à récompenser, dans un certain corps de métier, la "jeune fille ayant le mieux soigné ses parents". Le jury, composé de deux membres du Conseil général, de deux conseillers municipaux et de deux professeurs de la Faculté des sciences, décerna ce prix vertu à une jeune fille de "cinquante deux ans". Et le maire, enregistrant et approuvant cette décision, fit observer, non sans à propos, qu'on peut être jeune fille à tout âge,—puisqu'à tout âge on peut être jeune.

Nous voilà loin du temps où la demoiselle nubile voyait avec épouvante reverdir les arbres, autour d'elle, pour la vingt-cinquième fois; et, de fait, il n'en est plus guère, je pense, qui s'estiment vieilles filles à l'âge où naguère la coutume les invitait à coiffer sainte Catherine. C'est qu'autour d'elles, pour les jeunes hommes comme pour les gens mariés des deux sexes, les formules du langage, l'opinion, les mœurs même ont singulièrement reculé la limite de ce qu'on est convenu d'appeler la jeunesse. Sans remonter plus haut que Balzac et George Sand, leurs récits nous apprennent qu'un homme était vieux alors à quarante ans et une femme avant la trentaine. Vers la fin du dix-neuvième siècle, l'âge intéressant, l'âge héroïque et sentimental des personnages s'est peu à peu modifié, et accru; aujourd'hui, il faut qu'ils aient passé la cinquantaine pour qu'on les mette à la retraite dans les comédies, dans les romans et, mon Dieu!... souvent aussi dans la vie.

N'était-il pas injuste que la jeune fille fût tenue à l'écart d'une si bienfaisante promotion? Grâce au Conseil municipal de Marseille, voilà réparé—largement réparé—ce déni de justice.

—

La vieille fille moderne étant libérée du souci d'être vieille—au moins jusqu'à cinquante-deux ans,—il lui reste encore le déboire d'être fille. Les doctrines et les mœurs modernes, qui lui font moins pesant le fardeau des années, offrent-elles quelque allégement à la tristesse de son célibat? Il semble bien qu'il en soit ainsi—ou du moins qu'il tienne désormais à la prévoyance des éducateurs et à l'équité sociale que la condition de célibataire soit tolérable—sinon enviable—pour les femmes. Souhaitons, hâtons cette réforme! Car les conditions de la vie augmenteront de plus en plus les chances qu'une fille a de ne se point marier. C'est déplorable, tout le monde en convient, le rôle le plus naturel et le plus heureux d'une fille étant de se marier, d'avoir des enfants et de les élever. Mais les faits sont inexorables. En premier lieu, il naît plus de femmes que d'hommes, notamment en France. Secondement, la mort frappe plus vite les hommes que les femmes, — résultat d'une jeunesse moins régulière, et aussi des excès de travail des hommes: nombre de célibataires mâles, résolus à se marier une fois leur position faite, disparaissent auparavant. Enfin l'âpreté croissante de la lutte pour la vie, l'effroyable concurrence donnent de plus en plus à réfléchir à l'homme qui gagne son pain: pourquoi le partager avec des bouches inutiles? Cette lamentable tendance était déjà signalée par Michelet dans son étrange et beau livre sur la Femme. On pense bien qu'elle s'est accentuée depuis.

Je ne connais pas de statistique chiffrant, en ce commencement de vingtième siècle, le taux des femmes célibataires par rapport à la population féminine totale. Mais chacun, par ses propres yeux, s'assurera que ce nombre est important. L'éducation nationale doit donc s'occuper des jeunes filles qui, volontairement ou non, ne se marieront pas; et comme nul ne saurait prédire laquelle se mariera, laquelle sera délaissée, il faut que la jeune fille contemporaine prévoie le célibat, comme elle prévoit le mariage. Il faut surtout que les délaissées du mariage ne se considèrent pas comme d'irrémissibles déshéritées, qu'elles prennent leur part de l'espérance et de la joie universelles.

—

D'abord, l'éducation doit faire œuvre d'avertissement et de préparation: on a l'obligation formelle, quand on est chargé d'élever des jeunes filles, de les armer pour le célibat. Il faut leur dire: "Mes enfants, rêvez le bon jeune mari, les jolis enfants, le foyer prospère; C'est légitime. Tâchez d'être des demoiselles à marier tellement accomplies que vous laisser pour compte témoigne d'un invraisemblable aveuglement. Mais concevez parallèlement un autre avenir que le mariage, pour le cas où l'on vous délaisserait tout de même. Surtout n'allez pas vous fourrer dans l'esprit que votre vie sera manquée si vous n'avez pas trouvé d'époux. Il y a quelque chose que le célibat n'atteindra pas, ne diminuera pas, n'abolira pas: c'est votre personnalité, ou, plus simplement, ce que votre cœur, votre esprit, vos facultés physiques même, le tout développé avec soin, vous offrent de chances de jouir honnêtement de la vie. Le célibat n'est, en somme, qu'un malheur négatif,—le manque d'un surcroît. Gardez-vous de jouer toute votre destinée sur un événement "qui ne dépend pas de vous." Avant d'être une épouse, avant d'être une jeune fille à marier, vous êtes "une personne;" le perfectionnement de cette personne dépend de vous seule."

Il serait bien désirable qu'on dit ces vérités aux jeunes filles des pensionnats, non pas incidemment, mais tous les jours, par système. Et après les avoir bien fait entrer dans leurs têtes intelligentes il ne resterait plus qu'à armer concurremment les néophytes, et pour le mariage, et pour le célibat.

Les deux préparations, heureusement, n'exigent pas des efforts contradictoires. Ou plutôt ils ne sont contradictoires que si l'on conçoit le mariage comme la disparition de la personne féminine dans la personne du mari. Préparer un être humain au rôle de doublure, c'est évidemment l'exposer à tous les embarras, si cette doublure ne trouve pas d'étoffe où se coudre. Mais telles soies de luxe, brillantes et solides, sont à volonté étoffes ou doublures. Croyez qu'une jeune fille élevée pour se suffire à elle-même, pratiquement et moralement, sera une excellente épouse même du style le plus ancien, lorsque l'amour lui dictera sa loi d'abnégation. Ce n'est pas la volonté consciente, maîtresse d'elle-même que le mari le plus absolu doit redouter chez sa femme: c'est au contraire l'absence de vouloir, l'inconscience, le "type flasque" comme dit le président Roosevelt. Ils sont très coupables, les éducateurs qui persistent à façonner des âmes de jeunes filles du type flasque.

—

On dira:—Tout cela est fort bon; mais si les jeunes célibataires ainsi préparées n'ont pas de rentes, elles risqueront fort de mourir de faim, malgré leurs brillantes qualités.

Il est vrai—hélas!—que les plus beaux efforts d'éducation n'assurent pas encore à la femme isolée la certitude absolue de la vie matérielle: le placet des dames de la Poste, que j'ai analysé récemment ici même, nous en fournit une preuve attristante. Mais ce n'est là qu'une raison plus impérieuse pour armer la jeune fille, dans le risque imminent du célibat. Quand l'éducateur a rempli ce devoir, il appartient à la société moderne de rendre plus facile, plus fructueux le travail de la femme isolée. La société nous parait accomplir ce devoir avec trop de lenteur et trop de mollesse; mais il serait injuste de nier qu'elle le reconnaît maintenant et, peu à peu, s'y accommode. Lisez les premiers chapitres du livre de Michelet que je citais tout à l'heure; réservez même la part des géniales hyperboles familières à l'écrivain, vous serez obligé de convenir que, si beaucoup reste à faire, beaucoup a été fait depuis cinquante ans.

L'avenir de celles qu'on a appelées du nom fâcheux et dédaigneux de vieilles filles est donc moins sombre que ne fut le passé, pour leurs pareilles de jadis. Plus longtemps leur sera maintenu désormais le droit d'être, tout simplement, des jeunes filles non mariées. Dans les milieux scolaires, notamment, on peut admirer déjà nombre de charmantes femmes qui n'ont rien perdu de leur grâce à vivre comme les plus laborieux et les meilleurs de leurs collègues masculins. Aucun des ridicules de la vieille fille classique ne les défigure; ces ridicules venaient d'une attitude fausse, d'une vaine attente, d'une oisiveté maniaque: un célibat franchement accepté, voué au travail, supprime tout cela. Il arrivait un moment où la vieille fille classique était décidément non mariable: personne ne voulait de celle qui, si longtemps, avait souhaité n'importe qui pour époux sans épouser personne. La célibataire résignée et laborieuse n'est plus ridicule en se mariant, fût ce à l'âge où on les couronne à Marseille. Sa résolution, pour être tardive, reste libre et digne; elle a prouvé qu'elle pouvait vivre autrement .... En sorte que le concours d'une éducation raisonnable et d'un effort social un peu généreux en faveur des femmes qui travaillent aboutira — on peut l'espérer—à la disposition de la vieille fille classique.

Personne ne la regrettera—pas même les curieux de pittoresque, puisque, grâce à Balzac, le type en a été fixé définitivement. Quelques chats mansuades, quelques perroquets grincheux y perdront des caresses et des baisers; mais c'était là de la tendresse précieuse, volée à l'humanité. Elle trouvera un plus digne emploi.

LA REINE MARIE-CHRISTINE —A— PARIS.

Ainsi que l'annonçaient les journaux parisiens, la Reine Christine quittait il y a quelques soirs Madrid, accompagnée de l'infante Marie Thérèse et des personnes de sa suite, pour se rendre auprès de sa mère, l'archiduchesse Elizabeth, à Paris. Le roi Alphonse XIII, le prince et la princesse des Asturies, les ministres, les hauts dignitaires et plusieurs grands d'Espagne se trouvaient à la gare du Nord pour saluer la Reine, qui voyage incognito sous le nom de comtesse Covadonga.

Le marquis de Novallas, chargé d'affaires d'Espagne, est allé au devant de la Reine jusqu'à la station des Aubrais, sur la demande de Sa Majesté, désireuse d'avoir le plus tôt possible des nouvelles de sa mère.

Le Sud-Express est arrivé à la gare d'Orléans [Austerlitz] à dix heures 50.

Sur le quai attendaient pour saluer Sa Majesté:

L'Infante Eulalie, marquise del Muni, ambassadrice d'Espagne; marquise de Novallas, avec ses trois filles; comte de Parcent, grand maître de la maison de la reine Isabelle; M. Brusola, consul d'Espagne, et Mme Brusola; MM. Aguera, Doriga, le commandant Echague, Quinones de Leon, A. de Leon y Castillo, del Rio, Guerrero, Brito, Rigalt, Alonso, Lara. Mme de Mobellan, Mlle de Villaverde, comte de Villagonzalo, M. Batanéo, sénateur; MM. Calzado, Cuellar, Mar, Buigas, vice-consul d'Espagne; Vlasco, Diaz Errazu, etc.

Aussitôt le train arrêté, l'Infante Eulalie monte dans le wagon royal et embrasse avec effusion la Reine et l'Infante Marie-Thérèse. Quelques secondes après, Sa Majesté descendait du train suivie des deux Infantes. La Reine portait une robe noire avec chapeau en crêpe noir. L'Infante Marie-Thérèse était en demi-deuil avec une toque en feutre gris ornée de plumes et un manteau noir avec col en fourrure. Tous les assistants présentèrent leurs hommages à la Reine et à sa fille et leur baisèrent la main en se retirant.

Les augustes voyageurs remontèrent, quelques minutes après, dans le train spécial formé d'un wagon lit et d'un wagon-salon qui attendait sur le même quai. Ce train est arrivé à la gare de l'Est en bifurquant sur la ligne de Ceinture. L'Infante Eulalie a accompagné la Reine jusqu'à la gare de l'Est, ainsi que quelques personnes de l'ambassade d'Espagne.

Le train ne s'est arrêté qu'une demi-heure à la gare de l'Est pour les besoins du service.

Le petit-fils de Brigham Young.

Brigham Young junior, petit-fils du fameux Brigham Young, le prophète des Mormons, vient d'être condamné aux travaux forcés à perpétuité pour avoir assassiné, l'an dernier, une femme de mœurs légères à New-York, Anna Pulitzer.

Comme son état mental permet de croire à son irresponsabilité, il est possible qu'il soit interné dans un asile de fous.

R. J. GATLING.

Richard Jordun Gatling, le grand industriel mécanicien américain dont nous annonçons la mort, était né à Hertford (Caroline du Nord) le 12 septembre 1818. Il montra de bonne heure de grandes dispositions pour la mécanique et se fit connaître dès 1844 par la construction d'une semeuse. Il étudia ensuite la médecine à Laporte, dans l'Indiana, et à Cincinnati, se fixa en 1849, à Indianapolis, y participa à plusieurs entreprises de chemin de fer, et continua la construction de machines perfectionnées, entre autres d'une machine à broyer le lin et d'une nouvelle machine à vapeur. Mais son nom reste particulièrement attaché à un canon révolver qui fut aussitôt adopté par les Etats-Unis, dans la guerre de sécession, et plus tard introduit en Europe, principalement en Angleterre et en Russie.

Continuant à perfectionner cet engin de guerre, M. Gatling inventa un canon à décharge pneumatique, et fut le premier constructeur de canonnières à torpilles. Ses canons ont été exposés à l'Exposition universelle de 1867. M. Gatling se fixa définitivement en 1888 à Hertford et y établit sa fonderie de canons.

FEVRIER.

Février, gai comme pinson,
Succesire de Janvier morose,
Toi que le Carnaval arrose
De son champagne polisson,

O Février, joli garçon
Caché sous un domino rose,
Ton nom coquet a quelque chose
Et du sourire, et du frisson.

Dis, mon ami, d'où te vient-elle
Cette belle joie immortelle
Toujours folle et jeune toujours?

—"La cause en est simple et certaine:
"J'ai vingt-huit, parfois vingt-neuf jours....
"Mais n'atteins jamais la trentaine!"

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA

La saison théâtrale à l'Opéra s'est terminée hier soir en queue de poisson. La salle était assez convenablement garnie à l'heure à laquelle devait se lever le rideau; mais par suite d'un malentendu entre la Direction et un de ses ténors, M. Jérôme, la représentation n'a pu avoir lieu.

Le régisseur, après une attente de plus d'une heure, est venu annoncer que costumes, décors et recette à la porte avaient été mis sous saisie sur l'instance du ténor en question.

Nous n'avons pas à nous occuper du différend, quel qu'il soit, entre les parties en présence, mais nous devons déplorer l'incident par suite duquel tout un public a dû, après une attente humiliante, s'entendre dire qu'il lui fallait se retirer.

On juge du désappointement de ce public parmi lequel se trouvaient nombre d'étrangers, qui assurément garderont un peu aimable souvenir de notre théâtre.

Comme mot de la fin, disons qu'au début de la saison, tout n'était pas couleur de rose et que le succès de l'entreprise a été, à un moment, assez problématique; mais petit à petit, le public s'est aperçu que la troupe de notre théâtre de la rue Bourbon renfermait des éléments d'une valeur indubitable, et la salle présentait à chaque représentation nouvelle un aspect de plus en plus riant.

Nous croyons avoir fait tout ce qui nous était possible pour le bien de l'entreprise et nous lui avons accordé, sans hésiter, notre faible, mais très sincère soutien. Nous aurions pu, très souvent, critiquer plus sévèrement les spectacles, auxquels nous avons assisté, et en faire voir les faiblesses et les médiocrités. Nous avons préféré ne pas entrer dans trop de détails, juger la troupe dans son ensemble et faire ressortir la valeur réelle de certains artistes qui en faisaient partie.

Comme chroniqueur de l'Abeille, nous nous sommes souvent que ce journal a toujours soutenu les institutions qu'il jugeait dignes de son appui. Il est toujours plus agréable de bâtir que de démolir et nous déposons la plume en ayant la douce satisfaction de nous en être servi avec discernement et avec impartialité, dans le but d'accomplir une tâche qui doit être chère à tout Franco-Louisianais: la conservation en Louisiane des institutions de langue française.

Bussière Rouen.

GRAND OPERA HOUSE.

Le départ de Rex et le jour du Carnaval ont profité aux théâtres qui se remplissent de nouveau et font de superbes recettes.

Au Grand Opera House, "Shall we Forgive Her", avec Miss Wainwright dans le rôle principal avait attiré une très belle salle hier soir. Il en sera de même toute la semaine.

Dimanche en matinée, reprise d'une pièce jadis populaire, qui va retrouver son ancienne vogue. "A Temperance Town" interprétée par un artiste qui, il y a plusieurs années, y a recueilli bien des bravos, George Ober. M. Ober a cette fois pour partenaire Miss Lamont.

THEATRE TULANE.

Ben Hur fait toujours salle comble au Tulane. Rarement on a vu, même à ce théâtre, un pareil succès.

Ben Hur touche à la fin de sa seconde semaine et les bravos sont aussi enthousiastes que le premier soir.

Une annonce bien intéressante pour les amateurs: "The Bostonians Revividus" nous reviennent pour charmer nos loisirs. Ils nous donneront, dimanche prochain, "Robin Hood" avec une compagnie de premier ordre et un grand chœur. Une des plus brillantes semaines de la saison va commencer dimanche soir.

THEATRE CRESCENT.

Les quatre Cohan font toujours fureur au Crescent. Ce sont les favoris du public, grâce à leur talent, à l'entrain, au fini de leurs exécutions, "The Governor's Son" est un des plus beaux succès qu'ait remportés ce théâtre, cette année.

Dimanche prochain, une bien amusante pièce dont le succès est assuré d'avance — "Happy Hooligan". Le titre seul indique que le public n'y engendrera pas la mélancolie.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Ce n'est pas seulement par sa variété que se distinguent les spectacles de l'Orpheum, mais aussi par la nouveauté. Il ne se borne pas à puiser dans le répertoire américain il va chercher ses pièces et ses artistes partout, dans l'ancien et le nouveau monde. Il a engagé pour la semaine prochaine des comédiens, des chanteurs, des danseurs qu'il a fait venir des Folies Bergère, de Paris.

En attendant, la Fontaine de Jouvence se fait applaudir tous les jours, en matinée comme le soir.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No. 8 Commencé le 19 février 1903

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

PROLOGUE

Le Naufrage.

II

PIERRE DE SOMMEREUSE.

Suite.

Et tout à coup, gravement, il dit:

—Oui, maintenant, je te reconnais, tu es mon cousin Bersac, le grand Lucien.

—Alors, tu viens bien venir avec moi?

—Si c'est pour voir maman Hélène, et puis Berthe, oui, je veux bien.

—A la bonne heure.

Peux-tu marcher un peu?

—Oh! pas bien vite, parce que je suis trop petit, moi.

—Je le sais, mais n'aie pas peur, nous irons doucement, et quand tu seras trop fatigué, je te porterai.

Allons, viens?

Et l'homme, prenant l'enfant par la main, se remit en route dans la nuit noire.

Il venait de jouer une comédie infâme, sans que son cœur eût tressailli une seule minute.

Où ce misérable menait-il le fils du marquis de Sommereuse?....

Car c'était bien le comte de Bersac, miraculeusement sauvé du naufrage, avec Mme de Sommereuse et les marins qui les accompagnaient. Ils avaient été transportés à Naples.

Dès leur débarquement, Lucien de Bersac s'était empressé de louer, dans le plus riche hôtel de la ville, deux chambres contiguës.

Et la jeune et belle marquise, à demi morte d'effroi, de fatigue et de cruelle incertitude, quant au sort de son fils et de son mari, s'était aussitôt alitée, saisie d'une sorte de fièvre maligne.

En ces circonstances douloureuses et difficiles, le comte de Bersac, escomptant d'ailleurs en soi la mort inévitable de son cousin, se prodiguait habilement en attentions discrètes et délicates.

La première partie de son plan criminel semblait avoir réussi pleinement.

Restait maintenant à tirer profit des événements.

Pour cela il était urgent de se concilier d'abord l'esprit d'Hélène.

Elle se trouvait en son pouvoir moral.

S'il parvenait à exploiter habilement la situation, quelles espérances ne pouvait-il pas concevoir?

La passion, mal éteinte, autrefois nourrie pour la jeune femme, se rallumait; la perspective de s'approprier une immense fortune, jointe à l'héritage probable du marquis, surexcitait, jusqu'au paroxysme, sa lâche convoitise.

Il résolut de tout mettre en œuvre pour aboutir au résultat, si épouvantablement désiré.

Tout d'abord, il se garda de faire savoir à personne d'où ils venaient, lui et sa compagne, et de quelle catastrophe ils avaient été victimes.

Ce fut seulement plus tard, et lorsque les bavardages des marins sauvés avec eux répandirent leur histoire, qu'il se décida enfin à parler.

Avant toute chose, il avait été surtout préoccupé d'une idée fixe, se rattachant étroitement à ses infâmes combinaisons.

Qu'était devenu Pierre de Sommereuse? Et dans le cas où cet enfant vivrait encore, comment pouvait-il, le plus efficacement, exploiter son existence?

Il dut se résoudre, après un long travail d'esprit, à s'inspirer des circonstances futures.

Le matin du troisième jour de sa résidence à Naples, comme selon son habitude, il consultait dans le salon de l'hôtel les journaux français, il eut un sursaut de joie lâche.

Sur la première page du "Petit Journal", il lisait le récit du naufrage de la "Médina", apprenant en même temps l'existence de Pierre de Sommereuse, débarqué à Antibes, puis le décès du marquis, dont le corps avait été ramené à Menton.

Un seul point noir dans ce récit.

C'était l'existence de ce matelot, recueilli mourant sur l'épave du yacht, et transporté à l'hôpital de Menton.

Jusqu'alors le malheureux n'avait pu être interrogé, mais un jour viendrait peut-être où il parlerait.

Quelle terrible menace pour l'avenir!

Cependant le misérable comte voulut se rassurer.

Cet unique témoin de son crime pouvait ne point survivre à sa blessure.

En tout cas, si même il devait l'accuser un jour, il lui serait difficile de prouver ce qu'il avancerait.

Toute preuve matérielle ferait nécessairement défaut.

Lucien de Bersac, titré, riche, jouissant de la considération, trop facilement accordée en bien des cas aux gens de son monde, réfuterait, sans peine, les dires d'un pauvre matelot, sans appui et sans instruction.

Il mettrait son accusation sur le compte d'une vengeance quelconque, ou d'une aberration du cerveau.

Quant à Pierre de Sommereuse, il ne savait pas encore comment il agirait vis-à-vis de lui; cela dépendrait de l'attitude de la marquise.

Momentanément rassuré, il monta chez Mme de Sommereuse.

Il avait pris un air grave et triste de circonstance.

Dès qu'il parut, la jeune femme tourna vers lui son beau visage pâli par la souffrance et l'angoisse.

Son regard profond avait une telle expression, qu'oubliant son rôle, Lucien de Bersac demeura comme en extase.

Elle était vraiment belle!

Elle rompit le charme, en l'interrogeant tout de suite:

—Vous avez appris quelque chose, mon cousin?

—Hélas! oui, soupira-t-il.

—Et.... c'est.... fini..... n'est ce pas?

Il se contenta d'incliner la tête, comme incapable de parler en un pareil moment, et lui tendit le "Petit Journal" qu'il avait eu le soin d'apporter.

Elle s'en saisit d'une main fébrile, et lut l'article tout du long.

Puis, laissant tomber brusquement la feuille populaire, elle se renversa en arrière, les bras raidis, les mains nouées dans un geste de désespoir immense.

—Mon Dieu, clama t-elle, mon pauvre Hector, mon cher mari .... mort!....

Et comme si ces paroles terribles résumaient toute l'intensité de sa douleur, elle les répéta plusieurs fois.

—Mort!.... mort!....

Le dernier mot s'acheva dans un sanglot déchirant.

Une crise de larmes secoua la malheureuse jeune femme, la tordit sur son lit.

Le comte de Bersac s'était assis au chevet et demeurait silencieux, laissant passer cette crise aiguë, le regard ardemment fixé sur sa cousine.

Bientôt, cependant, Mme de Sommereuse, par un effort de volonté, se calma.

—Ah! Lucien, gémit-elle, quelle affreuse nouvelle!....

—Vous oubliez, répliqua le comte gravement, qu'il vous reste une puissante consolation.

—Ah! oui, oui, mon fils n'est-ce pas? Mais la souffrance est à cette heure plus forte que la joie.

J'aimais tant mon pauvre Hector; il était si bon, si loyal!

Pourtant je n'oublierai pas mon fils.

Lui aussi, je l'aime de toute mon âme, de toute ma chair.

Si, du moins, il était là, je pourrais pleurer sur sa chère petite tête!....

Oui, vous avez eu raison de me le rappeler; je dois, maintenant, me consacrer entièrement à lui, pauvre Pierre!....

—A la bonne heure, pensez à lui, cela vous aidera certainement à supporter le coup terrible qui vous frappe, répartit hypocritement le comte.

Et permettez-moi de vous assurer, Hélène, justement à cette heure douloureuse où le malheur vous atteint si cruellement, que vous n'avez pas perdu tout appui.

—Que voulez-vous dire? interrogea Mme de Sommereuse, étonnée de ce langage.

—Ne suis-je pas encore là? moi....

Toute ma sollicitude et mon dévouement vous sont acquis.

Ne craignez pas d'en user! je serai si heureux de pouvoir vous aider à supporter votre légitime affliction.

Le misérable comte avait dit cela d'une voix attendrie, où se mêlaient des inflexions à la fois respectueuses et passionnées, tout en essayant de prendre les mains de la marquise dans les